

Dossier : Le problème du mal dans la philosophie médiévale

Mot de présentation

À l'époque où Thomas d'Aquin exerça son magistère universitaire (1256 – 1273), le manichéisme – en tant qu'institution religieuse construite autour d'une doctrine effectivement mise en pratique – était sur le point d'être définitivement éradiqué du champ social et culturel de l'Occident latin. Victime de la violence inquisitoriale des hautes instances ecclésiastiques et des attaques discursives des grands théologiens scolastiques, la doctrine selon laquelle l'univers se déploie à partir de deux principes originels irréductiblement antagonistes, la Lumière et les Ténèbres, ne subsistera plus, dès lors, que sous la forme exsangue d'un fantôme théorique qui viendra sporadiquement hanter les consciences et qui, à l'occasion, comme par une sorte d'effet en retour ou de retour du refoulé, se cristallisera en idéologie aux effets délétères – le monde n'a-t-il pas, ces dernières années, subi avec effroi et douleur les conséquences meurtrières de politiques qui le lisaient à travers le prisme réducteur du dualisme radical des Axes du Bien et du Mal ?

Dans son assaut contre la dissidence spirituelle cathare, la chrétienté latine du treizième siècle occidental a rejoué à distance, avec des armes théoriques nouvelles, le grand combat anti-manichéen qui n'aura cessé de mobiliser, sa vie durant, les ressources intellectuelles d'Augustin et aura permis à ce dernier d'accéder à sa propre pensée. Il en va ici d'un événement qui engage bien davantage qu'un seul acteur : la guerre doctrinale acharnée que l'Évêque d'Hippone a livrée contre les écrits de Mani et de ses disciples constitue l'un des gestes

de rupture fondateurs par lesquels la pensée occidentale a accouché d'elle-même et s'est distinctement définie.

Sur le plan théorique – dans des écrits comme le *De natura boni*, l'*Enchiridion* et le *De civitate Dei* –, la « victoire » du Père de l'Église latine a été acquise en deux temps. Premier moment : par le biais du concept de création *ex nihilo*, Augustin établit que le mal n'est rien d'autre que ce néant vers lequel peut incliner toute créature du fait qu'elle a été tirée de lui. Pour cette raison que l'existence lui est donnée par le Souverain Bien, tout étant créé, en tant qu'il existe, est bon, mais parce que l'œuvre créatrice le pose dans l'existence à partir de rien, il est inexorablement travaillé de l'intérieur par une mutabilité qui le rend corruptible. Tel est le statut ontologique du mal selon l'Évêque d'Hippone : non pas quelque chose qui existe de soi, mais une dynamique de corruption qui abîme la création et qui est la marque intrinsèque de sa finitude.

Second moment : Augustin répond à l'interrogation sur l'origine du mal moral en mettant en œuvre une métaphysique du vouloir qui lui permet d'éviter ce qui représente, à ses yeux, l'écueil théorique sur lequel vient échouer le manichéisme, à savoir faire procéder les maux qui déparent l'univers d'un principe éternel radicalement opposé au Dieu bon, limitant du coup la puissance de ce dernier. Le mal, réplique l'Évêque d'Hippone, n'est ni éternel, ni principiel, ni même efficient ; il provient plutôt d'une libre et insondable décision de la créature spirituelle (l'angélique d'abord, l'humaine ensuite) qui, par orgueil (*superbia*), choisit de se substituer à son Créateur en position de point focal de tout désir, causant ainsi sa propre déchéance en l'espèce d'une rétrogradation ontologique aux multiples conséquences funestes.

Parallèlement, le monde grec de l'Antiquité tardive est traversé par une dialectique structurellement identique à celle qui anime l'Occident latin du temps d'Augustin. En effet, contre Plotin qui, dans son *Traité 51 (Énéades I, 8)*, avait identifié le mal originaire avec la matière et avait proposé de faire de celle-ci le fondement ontologique de tous les maux particuliers qui affectent le monde sensible, Proclus rédige un traité *De malorum subsistentia (De l'existence des maux)* dans

lequel (1) il procède à une désubstantialisation du mal en le définissant comme une privation qui ne peut subsister qu'en autant qu'elle « parasite » un quelconque bien et (2) il prend acte de la multiplicité irréductible des maux en refusant de les reconduire à l'unité d'une cause première ou d'un principe fondateur. Bref, à l'instar d'Augustin, Proclus signe, pour ainsi dire, l'acte d'anéantissement théorique du mal, un acte qui constituera, via l'influent traité *Des noms divins* de Denys, le triomphant « credo » philosophique que l'onto-théologie occidentale récitera jusqu'à la fin du Moyen Âge – et peut-être même bien au-delà, jusqu'à nous. . .

Thomas d'Aquin (1224/25 – 1274), autour duquel sont rassemblés les articles qui composent ce dossier thématique, a recueilli ce double héritage de la métaphysique occidentale, l'augustinien et le proclien, en le faisant fructifier grâce à cette autre source qui alimente puissamment sa pensée : le péripatétisme gréco-arabe. Également nourri par sa fréquentation assidue des textes bibliques, l'Aquinate s'est colleté à ce qui, en définitive, constitue la dimension proprement existentielle du problème du mal, à savoir l'expérience de la souffrance. Dans cette veine, l'article de Mathilde Cambron-Goulet met au jour les diverses « herméneutiques de la souffrance » que Thomas retient afin d'éclairer sa lecture du Livre de Job. Laurie Lapointe-Beaudoin, pour sa part, étudie les thèmes de l'origine et du mode d'être du mal naturel, tels qu'ils sont traités par l'Aquinate, en mettant à profit le dialogue critique que ce dernier entretient avec Augustin. Enfin, la contribution de Maxime Trudel examine la question du mal en l'abordant sous l'angle de la théorie de la volonté et de la liberté que Thomas d'Aquin a développée, en laissant intervenir, sous un mode polémique, celui qui, en son temps, fut l'un des adversaires d'un certain thomisme académique : Jean-Paul Sartre.

Ni le coordonnateur du présent dossier thématique, ni ses contributeurs n'ont la prétention de considérer la pensée thomasiennne comme le fin mot de l'histoire de la réflexion sur le mal. Tout au plus espèrent-ils que ce dossier donnera à penser, suscitera un authentique questionnement philosophique et induira chez le lecteur un certain plaisir intellectuel, à l'image de celui qu'ils ont vu poindre

parfois à l'horizon des labours hebdomadaires du séminaire de l'automne 2008, dont les textes ici réunis sont issus.

David Piché
Professeur adjoint
Département de philosophie
Université de Montréal